



APOLLO FILMS

Dans "Presque", Louis (Bernard Campan), croque-mort, rencontre Igor, une personne handicapée (Alexandre Jollien), après un accident de la route. C'est le début d'un road trip dans un corbillard contenant la dépouille de Madeleine...

sentiel. Il y a tout dans l'ici et maintenant.

Vous suggérez aussi d'être bienveillant sans être dépendant. Comment ?

Il y a un gouffre entre le désir de plaire et le don de soi, la vraie générosité, l'altruisme et la bienveillance. Cependant, dans une vie, dans le quotidien, tout est mêlé. Et il faut partir de ce terreau-là pour aller vers un don de soi qui soit sans calculs, sans arrière-pensées, sans attentes d'un retour sur investissement. Aristote disait que c'est en forgeant qu'on devient forgeron. Je pense que la générosité est une vertu qui s'acquiert aussi par la pratique. Poser des actes, inlassablement, sans attentes, sans vouloir devenir de grands saints. L'idéal du bodhisattva, ces êtres qui renoncent à l'éveil pour s'engager totalement, peut éclairer le quotidien.

Notre équilibre dépendrait donc de la qualité de notre rapport à l'autre.

Aristote l'avait déjà bien vu, nous sommes des animaux sociaux. On ne peut pas vivre planqués dans un coin en se coupant des autres. Et c'est tant mieux. Kant parlait de l'insociable sociabilité de l'homme. Autrement dit, en nous, il y a deux forces antagonistes. On peut résumer ainsi: d'un côté, j'ai besoin de l'autre pour exister et de l'autre, j'aspire à être indépendant, autonome. D'où conflit, tiraillement, insatisfaction. Là aussi, il s'agit, à mes yeux, de s'affranchir de la dépendance, du qu'en-dira-t-on pour se donner librement. L'amour est gratuit, il se donne. Plus libre nous sommes, plus nous pouvons aimer sans dépendance. La clé, à mon sens, c'est de trouver la joie, de la cultiver à domicile comme dirait Sénèque. Quand nous sommes véritablement en joie, il n'y a plus de place ou si peu pour la dépendance.

Propos recueillis par Thierry Boutte

→ "Cahiers d'insouciance", janvier 2022, Gallimard, 220 pp.

Au-delà du regard d'autrui

Avec votre ami Bernard Campan, vous avez écrit, réalisé et vous jouez dans le film "Presque". Pourquoi cette comédie philosophique sur le handicap ?

Je crois que c'est avant tout un film sur le corps plus que sur le handicap. *Presque* est le fruit d'une amitié. Avec Bernard, on voulait essayer de convertir les regards sans assener des messages, montrer deux vies, deux blessures sur pattes qui cheminent vers la liberté intérieure, grâce à l'autre. Finalement, je reviens toujours aux thèmes de la liberté et de la joie.

C'est aussi un film sur le regard des autres dont vous souffrez.

Ce qui est vrai pour une personne frappée par une stigmatisation est vrai pour tout le monde je pense. Chacun doit, tôt ou tard, affronter le regard d'autrui. C'est un chemin de crête entre résignation, amertume et colère. Pour continuer à évoluer dans une joie inconditionnelle sans réprimer, sans refouler quoi que ce soit, il n'y a pas de posture, on avance avec les moyens du bord, avec les forces du quotidien. L'essentiel est de ne pas se blinder, de rester libre, ouvert, généreux, de se donner à l'autre même si c'est prendre un risque.

Face aux préjugés voire moqueries, que faire ?

Dans l'idéal, il s'agit de se donner à ces deux chantiers, assumer le regard de l'autre tout en essayant, dans une infinie douceur, de convertir les regards, de faire voler en éclat les préjugés. Dès le début de notre amitié avec Bernard, on parlait souvent de Diogène le Cynique qui invitait l'apprenti philosophe, pour se libérer du regard de

l'autre, à traîner derrière lui un hareng pour voir qu'il était bien plus que les moqueries. Humblement, nous avons essayé dans *Presque* de faire voir la réalité d'un homme, d'un être qui se paie au quotidien la moquerie, les quolibets.

TBo

→ Lire la critique du film dans "La Libre" du 26/1.

Bio express

"Le jugement est tranchant, sans appel: voici un débile. Difficile de changer cette première impression, douloureux de s'y voir réduit sans pouvoir s'expliquer. Le dialogue est impossible car ce qui vient d'un débile est débile." Cette phrase du philosophe Alexandre Jollien, tirée d'un de ses livres *Le Métier d'homme* (2002), témoigne d'un enfermement, celui d'un cerveau dans un corps, le tragique de son existence. Alexandre Jollien est né infirme moteur cérébral, étranglé par son cordon ombilical. Il a grandi à Sierre, en Suisse, dans une institution spécialisée pour personnes en situation de handicap. Il y est resté de 3 à 20 ans. Il a découvert la joie de vivre de solides amitiés et, malgré le contexte, a constaté que la vie gagne toujours du terrain. D'où peut-être, très jeune, sa vocation pour "les choses de l'esprit", encouragée par un aumônier de l'institution. *"Ma première grande question était: comment être dans la joie dans le tragique de l'existence, à savoir dans la souffrance physique mais surtout dans la séparation des parents?"* SVt et TBo